

« Avancez par en arrière »

Suzanne Myre

Numéro 54, hiver 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5251ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Myre, S. (2000). « Avancez par en arrière ». *Brèves littéraires*, (54), 27–33.

SUZANNE MYRE

« *Avancez par en arrière* »

Depuis que votre petit ami vous a laissée, ou que vous l'avez laissé, c'est selon, vous cherchez à donner un sens à votre existence.

L'idée du bénévolat s'impose à votre esprit. Mais la seule éventualité d'écouter parler interminablement un vieil homme de la guerre 14-18, ou de faire des cassette de mille pièces pendant que la télé diffuse un quiz tonitruant, vous décourage immédiatement. Vous n'avez pas à ce point la fibre altruiste.

Une amie vous conseille de prendre un cours. N'importe lequel. Apprentissage du portugais, broderie chinoise, psychologie de la personnalité, plongée sous-marine. Ça ne va pas la tête ? Vous n'en êtes pas rendue à un seuil aussi bas de désœuvrement. Envoyez-la promener, elle est atteinte de folie compulsive.

Allez à la bibliothèque municipale. Là où se terrent tous les restes humains, les célibataires, les rejetés, les seuls au monde comme vous. Décidez, portée par une mystérieuse intuition, de vous passionner pour la quête de soi, l'écoute de votre enfant intérieur, les contorsions yogiques censées vous mener au centre de votre *vous* le plus profond.

La bibliothécaire vous emmène au fin fond de la bibliothèque, là où le monde et l'air même se raréfient. Elle vous indique la section désirée en examinant votre accoutrement. Elle vous demande, en se croyant comique, si vous vous apprêtez à partir pour un voyage inter-sidéral. Demandez-lui, avec le plus grand sérieux, où elle a déniché cette robe qui ressemble à une épluchure de patate.

L'étagère croule sous les recommandations des gourous, le choix vous consterne et manque de vous envoyer vite fait à la section horticulture. Mais quelque petite voix ténue de votre inconscient-subconscient-troisième-œil-plexus-solaire vous retient : il vous apparaît impossible que tant de gens se soient penchés sur la complexité de l'âme humaine et qu'aucun n'ait trouvé le moindre élément de réponse !

Vous voilà à genoux devant les titres du rayon inférieur ; c'est là qu'ils ont caché les ouvrages parlant de la solitude. Qu'ils y restent ! Vous ne désirez pas perfectionner l'art d'être seule ; vous aurez bien le temps pour cela. Pas besoin de textes savants pour savoir qu'il ne sert à rien de décrocher le téléphone pour vérifier qu'il fonctionne toujours. S'il ne sonne pas, c'est que personne ne se soucie de vous, un point c'est tout. Aussi bien vous bourrer de chocolat, une technique de consolation qui a fait ses preuves.

Juste au-dessus, sous une couche de poussière, des livres sur la méditation. Sur une des couvertures, une femme en position du lotus, vêtue d'un maillot un peu

trop décolleté. La face fendue en un sourire niais qui se voudrait extatique, elle semble ne pas se rendre compte qu'elle ne se trouve que sur une page cartonnée. Non, ça ne va pas. Il y a sûrement mieux pour vous.

Un type se pointe. Vêtu d'une espèce de cape médiévale, il pue le patchouli, un arôme qui vous rappelle votre vie antérieure. Justement, il se met à feuilleter un livre qui parle de réincarnation. Vous le méprisez. Vous avez envie de lui dire que depuis que vous savez que vous avez étranglé votre père dans votre vie précédente, rien n'a changé dans vos relations avec les hommes, que vous les collectionnez depuis le début de la vingtaine, les jetant les uns après les autres comme de vieux mouchoirs saturés à travers lesquels passent vos doigts.

Il vous ignore. Bien que son allure hérisse la colonie de poils dont la nature farceuse a doté votre joli corps, son indifférence à votre endroit vous dérange. Impossible qu'il s'agisse là du premier mâle qui restera insensible à votre robe année 2010, un truc couleur *saran-wrap* teinté, motif gaufrettes nature, sous laquelle votre justaucorps vous rend affolante. Sans un regard pour vous, il s'en va, son livre inepte sous le bras. Assurément, il est gay.

Un peu de sérieux. Respectez votre célibat de fraîche date, pour une fois. Concentrez-vous sur les travaux de Buscaglia. Il dit, en introduction à son livre sur l'amour-de-soi-avant-l'amour-des-autres-pour-aspirer-

à-devenir-une-personne-auto-suffisante-et-capable-d'aimer-comme-du-monde, quelque chose comme ça, que ce qu'on vous apprend à l'école, c'est tout sauf cela, apprendre à vous aimer.

Souvenez-vous de Monsieur Brisebois, votre prof de maths, qui vous a humiliée devant toute la classe en vous envoyant au tableau pour vérifier que vous compreniez l'équation, comme vous le lui aviez répondu, alors que vous n'y entendiez rien. De Madame Taillefer, la despote qui vous a forcée à réciter *Le Vaisseau d'or* de Nelligan non-stop après la classe jusqu'à ce que vous le sachiez par cœur, parce que vous aviez ri de ti-cul Bonin qui bégayait comme toujours, en le récitant. Comme si, à douze ans, vous saviez qu'il ne fallait pas rire des bègues.

Accordez du crédit à Buscaglia mais remettez le livre sur le rayon. Vous refusez de descendre aussi bas que d'avoir recours à un bouquin pour apprendre à aimer. Vous considérez vous aimer bien suffisamment. Ne faut-il pas s'estimer un tantinet minimum pour oser porter une tenue aussi déconcertante en dehors d'une soirée costumée ?

Bon. Vous y voilà. Le yoga. L'art ultime, qui a traversé les siècles pour parvenir jusqu'à vous, ici, maintenant. Vous choisissez l'ouvrage le plus épais, le plus lourd aussi ; bon sang, y ont-ils incorporé le secret du bonheur ? Ne le feuillotez pas, car les exemples de contorsions que vous soupçonnez y trouver pourraient vous décourager.

Dirigez-vous d'un pas décidé, style soldat de tranchée, vers le comptoir de prêt. La préposée regarde votre livre et vous lance un clin d'œil invitant ; elle vous croit sûrement gouine comme elle. Mais ça vous plaît, plaire à la marginalité en ce moment. Plaire à un oignon vous plairait aussi. Vous vous sentez si moche, depuis le jour de votre rupture.

Vous lui renvoyez son sourire, bouche close, craignant que des miettes du chausson aux pommes que vous avez avalé avant d'arriver aient colmaté vos dents du devant. Elle vous sourit à son tour. Vous lui ressouriez. Ça va bien, côté sourire. Il vous faut maintenant lui présenter votre carte d'abonnée. Impossible de la retracer, dans le fouillis de votre sac fourre-tout mais-vraiment-tout. Elle dit : « Ça ne fait rien. Donne-moi ton nom, je vais trouver à l'écran ». Vous lui dites : « Nina Hagen ». Elle rit et votre cœur bondit : elle connaît Nina Hagen !

À partir de ce jour, vous ne vous lâchez plus. La mocheté que vous vous sentiez être il y a quelque temps a disparu pour laisser place à une princesse de contes de gays. Un monde s'offre à vous, un monde d'odeurs nouvelles, d'épiderme velouté, de menton pas râpé d'avoir trop embrassé. Il vous fallait cela, un changement radical.

Mais elle vous fatigue rapidement. En effet, tous les matins, elle vous exclut de son existence pour se consacrer pendant une longue demi-heure à la pratique du yoga. Sans bouquin. Elle fait ça depuis des années.

Enfermée dans sa pièce de méditation (ça aussi, depuis des lustres), elle adopte les postures les plus grotesques dans un silence monacal. Pendant ce temps, vous marinez dans votre jus, sirotant un café fade, pas plus avancée qu'il y a dix jours quant au sens à donner à votre vie. C'est donc cela que voulait dire Buscaglia : fondez-vous en l'autre et perdez votre chemin. Vous seriez-vous encore égarée ? N'acceptez pas spontanément cette évidence, ne l'admettez même pas. La faute ne vous incombe pas totalement ; la vie ne place pas les personnes susceptibles de vous faire progresser sur votre route, voilà tout.

Décidez de la laisser pendant qu'elle effectue ses salutations au soleil. Écrivez-lui un petit mot, assez doux, elle est si détendue lorsqu'elle termine ses exercices, vous ne voulez pas la faire casser d'un coup. Et puis votre expérience vous a prouvé qu'il est plus facile de laisser que d'être laissé. Celui qui s'en va a raison, l'autre n'a qu'à s'incliner.

En retournant à votre appartement, un petit deux pièces et demie dans un quartier *in* et riche d'artistes pauvres, la pensée que vous êtes cruelle vous effleure. Ne gâchez pas votre journée en vaines considérations philosophiques, le soleil luit, tout respire le commencement.

La lumière de votre répondeur clignote ; votre ex-petit ami vous supplie de lui accorder une seconde chance. Qu'est-ce qui lui prend, celui-là ? Vous effacez son message, sans façon. Hors de question pour

vous de régresser. Vous commencez à peine à avancer. Et le chemin qui mène à soi est si long. À quoi bon s'en laisser divertir ?

La lassitude s'empare soudain de votre être. Un silence complexe vous envahit et crée des perturbations insolites dans votre esprit. Votre inconscient-subconscient-troisième-œil-plexus-solaire bat la chamade. Du déjà-vu insupportable. Jetez-vous sur le téléphone et composez le numéro de votre ex-petit ami. Il sera toujours temps plus tard pour la promenade vers l'avant. Et puis, c'est par où ça, de toute manière, en avant ?